

# Quel rôle peuvent jouer les adultes qui fréquentent nos groupes populaires? Que souhaitent-ils? Leur réalité a-t-elle beaucoup changé en 25 ans?

Discussion entre Line Gélinas, formatrice, La Clé en éducation populaire de la MRC de Maskinongé, Yanick Descheneaux, coordonnateur, Ludolettre (Saint-Léonard-d'Aston), Françoise Boucher, coordonnatrice, Centre Alpha-Sourd de Montréal, et Louise Whitmore, participante, membre du conseil d'administration, L'Écrit Tôt de Saint-Hubert

## Billet de Line Gélinas

### Des personnes à part entière

Généralement, lorsqu'une personne arrive dans notre organisme, nous pouvons nous attendre à ce qu'elle soit timide, pas très confiante en ses capacités et un peu craintive face au défi qu'elle aura à relever. Très souvent, son vécu scolaire en est la cause. Il est possible aussi que la vie familiale fût difficile. Heureusement, grâce à l'approche élaborée par les groupes populaires en alphabétisation, cette personne reprendra peu à peu confiance en elle, ce qui facilitera son intégration.

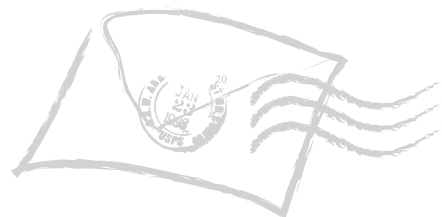
Nous souhaitons que les gens qui fréquentent notre organisme s'investissent pleinement dans leur cheminement, qu'ils retrouvent une meilleure estime d'eux-mêmes et qu'ils acquièrent une plus grande autonomie. Les attentes que nous avons à leur égard doivent toutefois être réalistes. En plus de tenir compte de leur rythme d'apprentissage et de leurs limites, nous devons, surtout, mettre l'accent sur leurs forces afin qu'elles puissent se développer.

La personne participante doit jouer un rôle actif dans sa démarche d'alphabétisation et au sein de l'organisme, par exemple en s'engageant dans les différents comités ou en faisant partie du conseil d'administration. Grâce à l'information qu'elle reçoit, elle peut aussi prendre part à des luttes à caractère social qui la touchent généralement de près.

L'adulte inscrit en alphabétisation souhaite être reconnu comme une personne à part entière. Il désire s'intégrer à la société, avoir un droit de parole et maîtriser sa vie. Il s'attend à recevoir les outils qui lui permettront de réaliser ses objectifs.

Il y a 25 ans, il était bien plus simple de trouver un emploi parce que les critères d'employabilité étaient beaucoup moins élevés. En outre, tout ne passait pas par l'informatique, comme c'est le cas aujourd'hui. Les organismes en alphabétisation ont donc eu à s'ajuster à une nouvelle réalité. En suivant des cours d'informatique adaptés à leurs besoins, les personnes participantes apprennent à surmonter leurs craintes relativement à cette technologie, ce qui les encourage à utiliser d'autres services tel le guichet automatique.

Il est primordial que les groupes populaires en alphabétisation demeurent en constante évolution pour mieux accompagner les participantes et les participants dans leur cheminement, et leur permettre d'accéder à une meilleure qualité de vie. ■



## Commentaire de Yanick Descheneaux en réaction au billet de Line



Chère Line,

Après avoir lu ton texte, j'en suis venu à me demander quelle était la réalité des personnes analphabètes des groupes d'alphabétisation populaire il y a 25 ans (donc en 1981). Difficile à dire! Probablement la même réalité que celle des adultes qui fréquentent nos organismes maintenant. On vivait à l'époque une grave récession et le taux de chômage était très élevé, tout comme les taux d'intérêt qui poussèrent plusieurs familles à la faillite. Aujourd'hui, ces mêmes taux ont atteint leur niveau le plus bas historiquement – aux dires des économistes –, l'emploi se porte bien et le taux de chômage demeure relativement peu élevé. Cependant, ces conditions n'ont rien changé au vécu des personnes analphabètes. La soi-disant période de prospérité économique que nous vivons actuellement n'a pas bénéficié aux personnes opprimées. Pendant que les actionnaires engrangent les profits à un rythme record, les personnes analphabètes continuent d'être laissées de côté. Elles restent aussi pauvres, aussi marginalisées, et leur situation est aussi peu prise en compte par les gouvernements. Il faut dire que 25% de personnes analphabètes dans une société du savoir, c'est un gros grain de sable dans l'engrenage. Mieux vaut donc cacher ce problème sous le tapis et en parler le moins possible. Avec, pour résultat, que les conditions de vie des personnes analphabètes sont au même point qu'il y a 25 ans. Grosse évolution, n'est-ce pas?

Quant à nos attentes face aux participantes et aux participants... Attentes... Hum! Pourquoi devrions-nous avoir des attentes particulières, dis-moi? Bien sûr, nous souhaitons que les personnes démontrent un certain désir d'apprendre. Mais outre cela, devrions-nous nous attendre à quelque chose de précis? Un engagement dans les divers comités? Au conseil d'administration de l'organisme? Une participation à des manifestations? La réalisation de projets particuliers? Au fond, nous souhaitons que les personnes

s'investissent dans des domaines que nous jugeons importants pour elles, ne trouves-tu pas? Qui plus est, nous leur imposons souvent des codes de procédures et des façons de faire qui sont très loin de leur réalité. Sans le vouloir, bien sûr! Nous sommes convaincus de détenir la bonne recette. Et lorsqu'une personne démontre peu d'intérêt à participer, comment réagissons-nous? Nous ne comprenons pas, nous sommes déçus (un peu, intérieurement; nous ne le dirons pas tout haut quand même!). Nous pensons qu'elle n'est pas motivée, qu'elle n'a pas atteint un niveau de conscience suffisant. Et nous retournons lire nos bouquins de Paolo Freire en nous demandant où nous avons bien pu nous tromper! J'exagère! Mais à peine. Il me semble, Line, qu'accueillir les participantes et les participants selon un simple principe d'humanité, sans attentes particulières, nous éviterait les pièges de la «structurite-éducative-de-milieu-non-formel», dans lesquels nous tombons trop souvent. Car il ne faut pas se le cacher, nous nous comportons de plus en plus de «façon scolaire» en compartimentant, comptabilisant, calculant, «statiquant» les services offerts par nos organismes. Et nous en oublions parfois l'essentiel: les personnes. D'abord et avant tout, les personnes. Au plaisir d'en rediscuter avec toi!■

## Commentaire de Françoise Boucher en réaction au billet de Line



Cette question des participantes et des participants me donne le vertige! Quelle réponse fournir? Je trouve difficile d'avoir des attentes envers les personnes qui fréquentent notre groupe. Elles sont sourdes et communiquent dans la langue des signes québécoise (LSQ). Ayant de la difficulté à s'exprimer, elles sont généralement frustrées et intimidées, rencontrent une foule de problèmes, ont souvent honte de leur handicap, n'ont jamais ou rarement occupé un emploi. Tout à coup, elles trouvent un endroit qui peut les aider à apprendre la lecture et l'écriture. Les personnes sourdes doivent savoir lire et écrire pour être en mesure de communiquer par téléphone (au moyen d'un ATS, un appareil téléscripteur pour sourd, semblable à une machine à écrire) ou avec tout individu qu'elles croisent dans leur quotidien. Sinon, elles doivent recourir aux services d'un interprète dont les honoraires ne sont pas gratuits, sauf chez le docteur. Au travail, à la banque, à l'école des enfants quand on veut voir le professeur, que ce soit pour les loisirs, la télévision, le cinéma ou les magasins, les personnes sourdes doivent verser des frais. De plus, il arrive fréquemment qu'elles ne puissent même pas communiquer avec leurs parents si ces derniers n'ont pas appris la langue des signes québécoise.



Photo : Christiane Tremblay

Les personnes sourdes forment une petite communauté où tout le monde se connaît ou presque, où l'on note trop souvent un manque de confidentialité. Leur vie est comme à découvert et, pour plusieurs personnes, cela est très difficile. Que faire? Les aider à apprendre à lire et à écrire, à s'exprimer, à acquérir des connaissances, à se sentir heureuses. Avec la lecture et l'écriture, elles pourront communiquer sans avoir à utiliser nécessairement la langue des signes québécoise. Tout le reste est secondaire. ■

## Commentaire de Louise Whitmore en réaction au billet de Line



Les personnes timides et mal dans leur peau qui veulent faire des démarches pour changer leur vie peuvent fréquenter des groupes en alphabétisation populaire.

L'approche est simple et facile pour les personnes qui ont des problèmes. Cela vaut la peine de continuer même si le processus est long.

Aujourd'hui, la clientèle est plus lourde et les raisons de sa participation ne sont pas les mêmes qu'avant. C'est le cas pour les personnes qui décrochent, les immigrantes et les immigrants, celles et ceux qui ont des handicaps légers ou des maladies mentales. Les groupes en alphabétisation doivent fournir un travail énorme avec des moyens de plus en plus précaires, et sans négliger la formation des participantes et des participants.

Aujourd'hui, l'informatique est une plaie qui empêche les gens de fonctionner dans l'anonymat comme par le passé. On constate que les nouvelles technologies progressent tellement vite que les gens ont de la difficulté à s'adapter. Les formatrices et les formateurs doivent orienter leurs

méthodes pédagogiques et adapter leurs outils pour que les participantes et les participants comprennent. La solution pour toutes ces personnes: les groupes en alphabétisation populaire qui les aident à résoudre leurs problèmes de lecture et d'écriture.

Aujourd'hui, c'est la performance qui prime avant tout et c'est pourquoi les employeurs demandent des diplômes spécialisés pour des tâches où l'on n'en a pas besoin: par exemple pour être éboueurs et balayeurs de rue. Les gens qui, comme moi, ont lutté depuis toujours pour cacher leurs lacunes par peur des préjugés, car nous sommes automatiquement étiquetés comme des personnes qui ne faisaient rien en classe, des paresseux, des fauteurs de troubles, etc., doivent prouver aux employeurs qui les engagent qu'ils ont eu raison d'avoir confiance en eux. Nous avons des compétences et nous sommes capables de travailler, il suffit de nous expliquer ce que nous avons à faire.

Les groupes populaires en alphabétisation veulent être sur le même pied que les commissions scolaires pour le financement. Ma plus grande peur, c'est que le gouvernement les oblige pour cela à changer leur approche avec les participantes et les participants afin qu'ils soient en tous points pareils aux commissions scolaires. Le gouvernement peut demander aux groupes de changer leur spécificité même s'ils ont démontré que leur approche portait ses fruits, car ils soulignent les lacunes en enseignement des commissions scolaires et informent le grand public qu'il y a d'autres avenues pour l'aider.■

## Réplique de Line à Yanick, à Françoise et à Louise



Pourquoi la situation des personnes peu alphabétisées ne s'est-elle pas améliorée depuis 25 ans? Pourquoi n'est-elle pas prise en compte par le gouvernement? J'aurais envie de dire la même chose qu'à mes enfants lorsque je ne trouve pas de réponse: «Mystère et boule de gomme!» Et si c'était un problème de société où chacune, chacun a son rôle à jouer? Comment une pièce de théâtre peut-elle connaître le succès si certaines actrices, certains acteurs refusent

d'incarner leur personnage? Je me permets de lancer cette réflexion...

Et nos attentes envers nos participantes et nos participants... Il est vrai que nous devrions nous interroger à ce sujet. Il est parfaitement humain d'en avoir quelques-unes, pourvu qu'elles soient réalistes. Peut-être devrions-nous simplement vérifier quels sont les besoins des participantes et des participants, et essayer de les conduire là où ils le voudront bien. Si nous pouvons améliorer ne serait-ce qu'une chose dans leur vie, cela sera une belle réussite pour eux et pour nous. Que nous le voulions ou non, nous nourrissons au fond de nous le désir qu'ils puissent accéder à une meilleure qualité de vie.■

# Quel rôle peuvent jouer les adultes qui fréquentent nos groupes populaires? Que souhaitent-ils? Leur réalité a-t-elle beaucoup changé en 25 ans?

Discussion entre Richard Latendresse, animateur, Les Ateliers mot-à-mot du S.A.C. Anjou inc. (Montréal), animateur des rencontres régionales du Regroupement des groupes populaires en alphabétisation du Québec à l'automne 2004, Lise Pelletier, formatrice, Groupe en alphabétisation de Montmagny-Nord, et Nathalie Larocque, participante, La Clé des mots (Saint-Constant)

## Billet de Richard Latendresse

Parler du rôle des participantes et des participants, est-ce une façon de ne pas parler du nôtre?

Aborder le rôle des participantes et des participants, c'est parler de leur place dans nos organismes, de la considération que nous, formatrices et formateurs, avons pour eux et de leur pouvoir dans notre société.

Leur rôle est déterminé par deux facteurs: les participantes et les participants eux-mêmes et nous. Certains adultes s'investissent beaucoup, selon leurs besoins, leurs objectifs, le contexte d'apprentissage, l'étape où ils en sont par rapport à leur développement personnel et social; d'autres sont moins engagés pour des raisons personnelles. Le rôle qu'ils jouent peut du reste varier pendant leur temps de fréquentation de l'organisme. Il dépend également de nos valeurs, de notre conception de l'alphabétisation ainsi que du rôle que nous, la coordination et les membres du conseil d'administration, leur réservons. Une pratique scolarisante, ou plus axée sur le service social<sup>1</sup> ou encore plus près de l'alphabétisation populaire ne réservera pas le même pouvoir aux participantes et aux participants.

Depuis 25 ans, ce rôle a fluctué: il y a eu, tant dans notre discours que dans nos pratiques, des avancées, des reculs et encore des avancées. Nous en avons beaucoup parlé, directement ou indirectement, lors de débats sur notre

conception de l'alphabétisation populaire, sur ce que devrait être un groupe d'alphabétisation populaire, sur la démocratie dans nos organismes, ou sur la culture des milieux populaires.

### Des attitudes et des comportements qui ne rendent service à personne

Au-delà de notre conception des choses, de notre discours, nous avons des attitudes, des comportements qui montrent réellement quelle est la place que nous accordons aux adultes. Certains révèlent nos résistances à leur laisser la plus grande place possible.

Ces attitudes et ces comportements traversent de part en part notre société. Ils sont aussi anciens que l'humanité et nous les portons toutes et tous en nous, bien qu'à des degrés divers. Comme Obélix, nous sommes «tombés dedans» quand nous étions petits. Forcément, on les trouve dans nos organismes et au Regroupement. Et ils ne sont pas l'apanage d'une vision particulière de l'alphabétisation. Ils sont présents, et j'insiste, peu importe le type d'alphabétisation pratiquée, scolarisante, axée sur le service social ou plus près de l'alphabétisation populaire.

<sup>1</sup> Lors des rencontres régionales, à l'automne 2004, certains groupes se sont dits grandement préoccupés par les répercussions des problèmes sociaux vécus par leurs participantes et leurs participants (pauvreté, itinérance...). Leur intervention auprès de ces derniers prenait une grande place dans leur pratique.

Pour les caractériser, j'utilise, à défaut d'un meilleur terme, le mot *inadéquat*. En voici un certain nombre: materner ou vouloir se faire materner; se satisfaire d'idées toutes faites; porter des jugements; ne pas s'affirmer; rechercher la conformité.

Ces attitudes et ces comportements ont un impact non seulement sur les participantes, les participants et sur nos organismes, mais aussi sur le Regroupement. Ils peuvent nous entraîner à ignorer une partie des besoins des personnes peu alphabétisées, à limiter leur prise de parole et de pouvoir; à ne pas reconnaître leurs savoirs, à les garder,

somme toute, isolées et exclues de la société. Ils déterminent inévitablement notre type de participation au Regroupement: nous sommes attentistes au lieu d'être actifs, nous cherchons à imposer nos idées plutôt qu'à convaincre, nous esquivons les débats, nous préférons bien paraître plutôt que de nous affirmer. Ainsi, nous fragilisons nos organismes et le Regroupement. Une organisation, c'est comme une chaîne: elle est aussi forte que son maillon le plus faible.

Voyons, de façon concrète, ce que cela entraîne dans nos groupes et au Regroupement.

DANS LES GROUPES ET PAR RAPPORT AUX PARTICIPANTES ET AUX PARTICIPANTS	AU REGROUPEMENT
<p><b>Materner</b></p> <p>Agir à la place des participantes et des participants ne les incite pas à se prendre en charge individuellement et collectivement. Au bout du compte, nous finissons par les sous-estimer et par leur accorder très peu de pouvoir ou alors celui qui nous arrange. Cela devient une façon de <i>contrôler</i> l'environnement, et donc les gens, sous une apparente bienveillance.</p> <p><b>Se satisfaire d'idées toutes faites</b></p> <p>Cela nous amène souvent à avoir une vision étroite des participantes et des participants, de ce qu'ils sont, de ce qu'ils peuvent faire ou penser. Nous voyons leurs incapacités plutôt que leurs capacités.</p> <p>Parce que nous sommes instruits, nous pensons savoir mieux qu'eux. Nous nous intéressons à peine à leur culture. Nous reproduisons sans esprit critique des modèles que nous avons intégrés dans nos pratiques pédagogiques, relations d'aide, exercices de démocratie, activités de gestion, sans réellement aller au fond des choses.</p> <p>Nous nous laissons prendre par la gestion quotidienne, la productivité, l'efficacité, les objectifs des autres, perdant ainsi le sens de ce que nous faisons.</p>	<p><b>Vouloir se faire materner</b></p> <p>Materner peut donner envie d'être materné. Nous devenons attentistes: peu de temps est consacré à la préparation d'une rencontre, à la formulation de propositions pour une assemblée générale, etc. Nous évitons ainsi de prendre nos responsabilités et de nous engager réellement. La permanence ou les autres groupes agissent et nous en récoltons les fruits.</p> <p><b>Se satisfaire d'idées toutes faites</b></p> <p>Cela peut nous inciter à appliquer les mêmes recettes, à devenir imperméables aux critiques et à une remise en question de nos modèles. Nous nous cantonnons dans une position défensive.</p> <p>Nous conservons le même discours, les mêmes idées, les mêmes pratiques, peu importe le contexte. Nous devenons donc prévisibles. Conséquemment, nous ne tenons pas compte des positions différentes qui pourraient enrichir nos réflexions. Les débats n'ont pas lieu, car la discussion devient impossible. Nous nous retrouvons dans une dynamique sclérosante.</p>



### Porter des jugements

Déterminer, par exemple, que les participantes et les participants ne savent pas s'exprimer ou s'organiser, ne sont pas responsables, mangent mal, achètent des objets dont ils n'ont pas besoin (des cellulaires, entre autres choses), c'est se considérer supérieur à eux.

Nous les jugeons à partir de notre culture (souvent celle de la classe moyenne), de nos valeurs, de nos certitudes, des idéologies auxquelles nous avons adhéré et que nous n'avons pas nécessairement remises en question. Ainsi, nous reproduisons un système normatif où l'épanouissement des individus et de la démocratie n'est plus possible.

### Ne pas s'affirmer

Ne pas afficher ses opinions, ne pas parler des orientations et objectifs de l'organisme, ne pas en présenter clairement le mode de fonctionnement et les règles du jeu, bref ne pas s'affirmer devant les participantes et les participants signifie parfois ne pas les encourager à s'exprimer – échouant ainsi à établir des rapports égalitaires –, ne pas chercher à créer un cadre où les gens deviennent les moteurs de l'action.

Ne pas s'affirmer équivaut à présenter un visage sans failles, sans contradictions, sans doutes, un modèle parfait.

Ne pas s'affirmer, c'est aussi laisser décider les participantes et les participants quand cela nous convient et trancher nous-mêmes quand cela nous arrange.

Ne pas s'affirmer n'encourage pas les adultes à se prononcer, à discuter, à argumenter, à proposer, à prendre leur place.

### Rechercher la conformité

Cela peut nous amener à une pratique centrée sur le contenu scolaire et non plus sur les adultes et leurs besoins, sur l'apprentissage individuel et non plus sur la création d'une dynamique permettant aux adultes de prendre leur

### Porter des jugements

#### *Sur les autres*

Étrangement, lorsque nous portons des jugements sur les autres groupes, nous nous plaçons inmanquablement dans le camp des bons et devenons des détenteurs de la vérité. Nous diminuons les personnes dans ce qu'elles sont et dans ce qu'elles font. Nous devenons intransigeants. Conséquemment, nous perdons toute capacité de créer un climat favorisant la recherche commune d'une pratique d'alphabétisation libératrice.

#### *Sur nos pratiques*

Nous pouvons également considérer les pratiques de nos organismes comme inappropriées par rapport à ce que doivent être l'alphabétisation populaire et la conscientisation, en tant que modèles absolus. Notre jugement paralyse notre recherche d'une alphabétisation populaire et d'une pratique de conscientisation qui nous ressemblent.

### Ne pas s'affirmer

Cela peut impliquer ne pas dire ouvertement ce que nous pensons et refaire l'assemblée générale en dehors de l'assemblée générale, ou voter en faveur d'une proposition à l'assemblée et ne pas appliquer la décision par la suite.

Ne pas s'affirmer, c'est souvent ne pas mettre en valeur nos propres actions. En ne disant rien, nous ne pouvons pas contribuer à faire avancer les choses.

Ne pas s'affirmer peut aussi vouloir dire ne pas exprimer ouvertement ses désaccords, ses critiques aux personnes concernées et en faire part à d'autres. C'est se laisser influencer par les gens sans aller vérifier l'information, c'est ne pas chercher à connaître les différents points de vue d'un désaccord.

### Rechercher la conformité

C'est cacher nos différences, nos convictions dans les assemblées, de peur d'être jugés.

C'est vouloir bien paraître aux yeux des autorités, même si nous manifestons un désaccord vis-à-vis du ministère de

place. Cela équivaut à les garder dans la passivité. Tout le monde vit alors dans l'isolement: les participantes et les participants, de même que les formatrices et les formateurs. Le travail d'équipe devient impossible, car on ne construit rien ensemble.

Cela peut également nous entraîner à engager des formatrices, des formateurs qui vont nous conforter dans nos façons de faire et non pas nous conduire à dépasser nos limites.

l'Éducation. Ainsi, d'organismes d'émancipation, nous passons peu à peu à de petites entreprises de services communautaires, puisque le courant de pensée dominant dans notre société est celui de la privatisation et de l'individualisme.

Ces comportements et ces attitudes peuvent se manifester de façon évidente ou très subtilement. On peut les reconnaître chez les autres, alors que pour soi, ils échappent à notre vigilance.

Les mécanismes que nous installons pour justifier ces comportements et ces attitudes demeurent souvent inconscients, car personne ne souhaite agir de la sorte. Nous pouvons reprocher aux autres de prendre trop de place; de cette façon, nous nous justifions de ne pas avoir pris la parole.

### **Des attitudes et des comportements qui nous mènent vers notre idéal**

Nous cherchons à vivre selon nos valeurs et nos idéaux; en même temps, nous sommes aux prises avec nos limites. Plus nos idéaux sont élevés, plus il est difficile de les atteindre, plus il est risqué que nos comportements ne soient pas à la hauteur de nos espérances. Pour modifier nos comportements, nous devons accorder de l'importance non pas à nos incohérences mais à nos efforts en vue d'être cohérents.

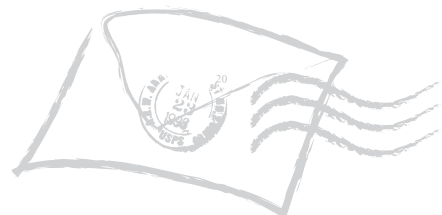
Chacune, chacun a eu à s'améliorer; à changer pour devenir meilleur. Nous serons toujours amenés à le faire. Attendre l'âge de la retraite parce que nous allons enfin avoir du temps n'est certainement pas la meilleure solution. Que perdons-nous à nous remettre en question?

Nous avons une influence par ce que nous disons, mais peut-être encore plus par ce que nous faisons. Les gens nous inspirent grâce à leurs actions et non uniquement en raison

de leur discours. Il est difficile d'inciter les participantes et les participants à affirmer des opinions différentes de la majorité quand nous n'arrivons pas à le faire. Il est difficile de favoriser l'expression de points de vue divergents quand nous portons des jugements. Il est difficile d'encourager les adultes à développer un esprit critique quand nous appliquons des modèles. Il est difficile de leur donner des moyens d'être critiques par rapport à notre travail quand nous sommes à la recherche de la conformité et que nous les maternons.

Que nous le voulions ou non, nous sommes des produits d'une société où la valeur accordée aux gens, et donc le pouvoir, dépend de leur argent, de leur place dans la hiérarchie, de leur niveau de scolarité. Nous subissons nous aussi les influences sociales. Personne n'y échappe totalement. Laisser tomber nos attitudes et nos comportements inadéquats demeure une responsabilité individuelle, mais les retombées sur nos organismes et sur les adultes qui les fréquentent peuvent être incontestables. Des milieux exigeants qui stimulent des comportements plus appropriés ont inévitablement des effets d'entraînement sur l'ensemble des membres. Les démarches individuelles soutenues par le groupe deviennent profitables à chacune, à chacun ainsi qu'à toutes et à tous.

Si nous désirons transformer la société, nous devons aussi nous regarder avec justesse, nous donner des outils pour changer nos comportements et nos attitudes, pour mettre en pratique nos idéaux et pour les transmettre. Sinon, les changements demeureront superficiels et n'atteindront jamais leurs buts véritables. ■







## Commentaire de Lise Pelletier en réaction au billet de Richard

Dans la même semaine, j'ai lu le bulletin *L'information continue* du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (MELS) et ton billet, Richard. Le premier m'a semblé aussi près de mon travail quotidien qu'un article sur le génie hydraulique. Mais, j'en suis certaine, il s'agissait bien d'éducation et non pas de loisir ou de sport! Même si c'était sur une autre planète...

Après ce beau jargon endimanché, j'étais contente de me trouver en terrain connu, dans la simplicité que nous prônons généralement dans les milieux communautaires. Alors j'ai lu avec attention ce que tu dis, toutes ces choses que, dans nos groupes, nous faisons, ne faisons pas, devrions faire, ne devrions pas faire. Toutes ces exigences explicites ou implicites. Ce poids énorme que nous nous imposons d'être parfaits. À quand le *Petit manuel du parfait militant au XXI<sup>e</sup> siècle*? Il faudrait d'abord se donner les moyens de nos exigences, se former, créer une relève, s'entendre entre nous (au propre comme au figuré) et être solidaires sur plusieurs plans.

**Tu dis: « Rechercher la conformité [...] équivaut à les garder [les participantes et les participants] dans la passivité. Tout le monde vit alors dans l'isolement: les participantes et les participants, de même que les formatrices et les formateurs. Le travail d'équipe devient impossible, car on ne construit rien ensemble. »**

Alors que le monde de l'éducation (dans son sens le plus large, bien sûr) vit un cycle de réformes et de changements, qu'émergent de nouvelles connaissances sur le fonctionnement du cerveau et de l'apprentissage, j'ai l'impression que, en alphabétisation populaire, nous restons sur notre planète, tout seuls, entre nous. J'exagère un peu

beaucoup, car certains mènent des recherches ou collaborent à plusieurs d'entre elles et la plupart ont des pratiques drôlement créatives, compte tenu des moyens mis à leur disposition, mais il me semble que l'alphabétisation populaire est rarement à l'avant-garde ou perçue comme telle. Sur le plan des pédagogies *alternatives*, de la promotion de la culture (en passant par toutes les formes littéraires) et de la valorisation de l'écrit, où sont, à l'échelle du Regroupement, nos alliés, nos amis (oui, je crois que cela existe), nos compléments en éducation populaire?

Dans le groupe où je travaille, nous comptons une vingtaine de collaborations avec le milieu, bon an, mal an. Des gens avec lesquels nous partageons des valeurs, des visions, des actions. Parce que nous ne voulons ni ne pouvons agir seuls. Il est bien certain que nous pourrions rester dans notre coin et attendre ce qui manque (l'argent, les personnes, le temps, etc.), mais comme nous avons déjà une réputation de « chialeux », nous ne nous sentirions pas vraiment à l'aise d'agir ainsi, disons-le. Et quand on est seul, en plus, on est mal informé: on recueille toutes les rumeurs, mais rien de première source.

Pour changer les choses et faire bouger la situation de l'alphabétisation, il faut du monde. Les participantes, les participants, les formatrices, les formateurs ont une place centrale, c'est une évidence, mais où sont les autres? Dans notre groupe d'alphabétisation populaire, à Montmagny, il y a des bénévoles au conseil d'administration: des femmes et des hommes peu ou très scolarisés qui viennent nous aider année après année parce qu'ils croient en la cause et consacrent leur temps et leur énergie à sensibiliser leur milieu, inlassablement, pour que personne n'oublie cette réalité honteuse qu'est l'analphabétisme dans une société riche. Nous ne pouvons pas tout faire seuls et il n'y a pas de raison de ne pas demander au plus grand nombre possible de personnes de faire leur part pour que cela bouge. Comment pouvons-nous de façon réaliste avoir l'ambition

de transformer la société en ne travaillant qu'avec celles et ceux qui sont d'accord avec nous? Nous pouvons suivre de près les actions du Collectif pour un Québec sans pauvreté et du Front commun des personnes assistées sociales du Québec, mais ce n'est pas là que nous trouverons des gens à convaincre de la nécessité d'une transformation sociale. Si la société accorde de la valeur à la hiérarchie et à l'argent, comme tu le soulignes, peut-être faudrait-il commencer à sensibiliser les chambres de commerce<sup>2</sup>, par exemple, et nous allier aux actrices et aux acteurs du monde du livre.

### **En ce qui concerne notre affirmation ou notre manque d'affirmation auprès des participantes, des participants, du RGPAQ et du monde extérieur...**

Il est parfois commode de se réfugier derrière les participantes et les participants pour faire avancer *notre* partie de la cause, nos propres idées. Cependant, quand nous refusons l'offre de bénévoles prêts à s'engager dans du tutorat avec une participante ou un participant poussé à apprendre par son employeur, par la Sécurité du revenu ou, simplement, par le temps, agissons-nous vraiment dans l'intérêt des gens ou protégeons-nous nos emplois? De même, dans les groupes, nous avons la fâcheuse tendance à ne considérer qu'un seul profil de participantes et de participants. Comment pouvons-nous dire, comme nous le faisons souvent, «les participantes et les participants veulent ou ne veulent pas» alors que nos groupes sont parfois très hétérogènes au fil des mois et d'une année à l'autre?

Enfin, il me semble que le manque d'engagement des groupes au RGPAQ est plus un problème de volonté que d'affirmation. Nous parlons et nous palabrons et nous voudrions être parfaits, que le monde le soit et que tout soit un. Mais ce n'est pas la réalité. Rien n'est parfait, ni les individus ni les systèmes, pas plus que les sociétés. Nous n'aurons jamais un système d'éducation parfait dans lequel tous les gens seront parfaitement alphabétisés. Je suis toujours en alphabétisation populaire après 10 ans parce que c'est un des milieux les plus riches qui soient: réunissez

une multitude de personnes ayant des formations et des expériences différentes autour d'un idéal commun et voilà que s'allume un flambeau digne des Olympiques. Pourtant, j'ai l'impression depuis quelque temps qu'il y a de moins en moins de place pour la diversité d'opinions alors que, simultanément, nous constatons de multiples différences sur le terrain, ne serait-ce que celles qui séparent le milieu urbain du milieu rural. Comme s'il n'y avait ou ne devait y avoir qu'un seul modèle. Il faut apprendre de nos différences, les comprendre, les accepter et les assumer. C'est se donner le droit à l'erreur. Exactement ce que nous prôtons avec nos participantes et nos participants. Mal chaussés, dites-vous? Peut-être bien...

### **Tu dis: «Agir à la place des participantes et des participants ne les incite pas à se prendre en charge individuellement et collectivement.»**

Je suis d'accord avec cette idée et j'ajouterais que cela peut s'effectuer de différentes façons, y compris par la victimisation. Être marginal et être marginalisé, ce n'est pas la même chose, de même que s'exclure et être exclu. Il y aura toujours les victimes réelles et celles qui, endossant le rôle de l'opprimé, finissent par en prendre l'identité, alors que sortir de l'oppression, c'est d'abord se dévictimiser et réinvestir la responsabilité de sa destinée pour rejoindre le monde. Pourquoi nos participantes et nos participants n'ont-ils pas leur place dans le nouveau Mouvement québécois des adultes en formation<sup>3</sup>, lieu de non-exclusion du savoir, d'expression et de prise de pouvoir? Pourquoi sont-ils eux aussi tout seuls? Qu'en pensent-ils?

### **À propos de notre attitude attentiste...**

Nous nous comportons aussi à l'occasion comme des exclus: méfiance, manque de solidarité quand vient le temps de solliciter du financement, par exemple; c'est chacun pour soi et au diable l'idéal commun! Nous sommes forts pour élaborer des analyses du système, trouver les failles des autres, mais moins pour nous autoanalyser, remettre en

2 Par exemple, le commerce équitable et les fonds éthiques n'ont assurément pas réglé la question de la pauvreté dans le monde, mais cela a conscientisé beaucoup de gens et changé des choses. Il en a émergé le concept de «consommation responsable» dans le souci d'autrui et de l'environnement.

3 Le Mouvement québécois des adultes en formation (MQAF) a vu le jour l'an dernier. Il regroupe des étudiantes et des étudiants adultes du secondaire général, du secondaire professionnel, du cégep et de l'université. Sa ligne d'action politique vise essentiellement à lever les nombreux obstacles qui limitent l'accès aux études à l'âge adulte. Ce mouvement est particulièrement sévère à l'endroit d'Emploi Québec et des centres locaux d'emploi (CLE), qui sont censés aider les adultes désireux de reprendre leurs études, mais dont les programmes et les normes constituent souvent des obstacles à la réalisation de cet objectif. Le mouvement aborde aussi le droit à l'éducation, les droits des étudiantes et des étudiants adultes, le financement de l'éducation des adultes, la reconnaissance des acquis et la nécessité de la participation des étudiantes et des étudiants à tout ce qui touche leurs études, notamment les méthodes pédagogiques et l'évaluation de l'enseignement ([www.faeuqep.qc.ca/creation.htm](http://www.faeuqep.qc.ca/creation.htm)).

perspective nos actions, regarder franchement et humblement nos bons et nos mauvais coups pour en tirer des leçons. Nous devrions être à l'avant-garde de l'éducation, car nous avons l'expertise, les idées neuves, le goût, le milieu pour expérimenter; et le RGPAQ pourrait être, à mon avis, ce carrefour bouillonnant d'idées et d'actions auquel le milieu de l'éducation pourrait se référer<sup>4</sup>. Nous nous plaignons à dire que nous connaissons les besoins réels des adultes analphabètes, mais l'État et la plupart des intervenantes et des intervenants nationaux ou régionaux en éducation ne nous consultent pas. Pourquoi?

Nous nous plaignons beaucoup des assemblées générales du Regroupement, et il me semble que nous disons les mêmes choses, année après année. Nous avons beau former des gens pour qu'ils puissent s'exprimer en grand groupe, former des sous-groupes, si les idées ne viennent pas, il faut trouver le moyen de les recueillir autrement et de décider autrement. Quand des groupes ne viennent à l'assemblée générale qu'une année sur deux, y restent une demi-journée et disent: «il ne s'y passe rien», «on s'obstine sur des virgules», «tout est décidé d'avance», «ce sont toujours les mêmes qui essaient d'imposer leurs vues», «on a le respect élastique», «c'est du spectacle», il y a lieu de s'interroger sérieusement sur nos façons de favoriser la démocratie à l'intérieur de nos rangs. Nous pouvons penser que si les membres des groupes s'affirmaient plus, la démocratie s'en porterait mieux, mais il n'y a que dans une société hyperindividualiste que l'on peut croire que dans toute personne se cache, à son insu, un leader charismatique et que les idées valent moins que les personnes qui les énoncent. Est-on obligé de faire sa *Star Académie* au micro au prix de dire n'importe quoi? Moi, je revendique le droit de me taire si je n'ai rien à dire, si je n'ai pas fini de réfléchir

ou si je considère ne pas disposer de toutes les données nécessaires pour prendre la parole. Si nous tenions à partager le pouvoir (et les responsabilités qui l'accompagnent), nous, les groupes, déléguerions une personne pour siéger à un comité interne du Regroupement à tous les cinq ans. De la relève, nous nous en créerions!

### En conclusion

Qui peut dire qu'il ou qu'elle se tient *toujours* loin des idées toutes faites, des jugements hâtifs, de la conformité et s'«affirme» adéquatement (partout et aux yeux de tous) sans maternage? Nul n'est parfait, moi la première; la perfection est un idéal et non un objectif. Il est important de s'évaluer, de se reconnaître, de reconnaître les autres, de créer des liens et de travailler ensemble parce que, finalement, nous ne sommes peut-être pas vraiment tout seuls. ■

4 Pourquoi ne pas faire circuler largement l'ouvrage *Alphabétisation populaire et action communautaire autonome: concepts et pratiques* édité en 2005 par le RGPAQ pour mieux nous faire connaître? (Car, je le répète, nous gagnerions à être connus.)



## Réplique de Richard à Lise

Voici ce que je comprends de ton commentaire: d'une part, tu réponds à ce que j'avance et, d'autre part, mes propos suscitent aussi des idées ou des réflexions sur d'autres sujets. Dans mon billet, mes observations portent sur un angle particulier de nos pratiques et non sur l'ensemble. J'ai plutôt parlé d'attitudes et de comportements inadéquats qui ont un impact sur nos groupes et sur le Regroupement. Cependant, il y a aussi notre façon de nous affirmer par rapport à l'extérieur, comme tu en parles: faire reconnaître la valeur de notre action et de nos compétences, chercher à convaincre plutôt que nous isoler. Sur ces aspects, je suis d'accord avec toi.

À mes yeux, reconnaître nos lacunes ne renie en rien notre valeur et nos efforts. Sur certains aspects de notre pratique, notre façon de faire de la formation ou de vivre la démocratie par exemple, nous sommes, comme tu le dis, à l'avant-garde. Toutefois, sur d'autres aspects, nous ne le sommes pas. Nous ne sommes pas l'un ou l'autre mais les deux. Au regard de nos pratiques, nous devons continuer à innover, à être à la fois des chercheurs qui trouvent et des trouveurs qui cherchent.

Tu as de la difficulté avec l'idée de la perfection et du monde idéal. Moi aussi. La perfection et le monde idéal ne m'intéressent pas. Voir les choses de cette manière est écrasant et paralysant. Si nous recherchons l'idéal, nous ne ferons jamais rien. Par contre, nous pouvons voir les choses autrement, c'est-à-dire rechercher ce qui est mieux. D'ailleurs, je ne crois pas que nous voulons des réformes et des changements dans le but d'atteindre la société idéale. Mais plus nous allons vers le mieux, plus nous aidons les générations futures à s'approcher de l'idéal. À mon avis, c'est cela le sens de notre action.

Quant aux difficultés dont j'ai parlé dans mon billet, nous avons du chemin à parcourir non parce qu'il faut viser la perfection, mais parce que nos idéaux et nos valeurs nous conduisent, entre autres, sur ce chemin.

Je suis d'accord avec toi: nous avons aussi le droit de nous taire. Mais cela suppose que, en général, nous nous exprimons à l'assemblée générale et ailleurs. Si nous nous taisons tout le temps, que veut dire alors *avoir le droit de se taire*? De plus, qu'est-ce qui nous empêche de dire: «je n'ai pas d'opinion sur ce sujet», «voici le fruit de ma réflexion, qui n'est pas terminée» ou «je n'ai pas toute l'information nécessaire»? Dire cela, pour moi, c'est s'exprimer et s'affirmer.

Ce qui m'amène une autre réflexion sur la façon dont nous discutons dans nos groupes et au Regroupement, souvent sous forme de duel. Nous affirmons ce que nous pensons en étant pour ou contre ce qui est dit, ce qui est proposé. Dans ce genre de discussion, nous sommes la plupart du temps plus centrés sur les arguments à trouver pour contrer l'argumentation opposée à la nôtre; nous devenons alors sélectifs dans notre écoute, retenant ce qui favorise nos positions. Par conséquent, nous n'entendons qu'une partie des choses et manquons ce qui peut être intéressant dans une position avec laquelle nous sommes en désaccord. Le débat rappelle plutôt un match où la position qui l'emporte est celle ayant réussi à compter le plus de points. Cela ressemble à des dialogues de sourds et s'éloigne de ce que le travail d'équipe représente pour moi, c'est-à-dire un moyen de construire quelque chose ensemble. Nous nous éloignons de la recherche d'une vision globale. Nous nous privons de l'apport d'éléments pertinents qui peuvent nous enrichir. Nous nous sentons souvent coincés, limités. Nous avons l'impression de manquer d'air. Cela ne veut pas dire d'être d'accord avec tout, mais de reconnaître, quand cela est présent, ce avec quoi nous sommes en accord et ce avec quoi nous ne le sommes pas. Ainsi, nous pourrions conserver pendant la discussion les éléments intéressants.

Là encore, ce n'est pas la recherche de la perfection qui m'intéresse, mais la recherche du mieux. Car le mieux nous est possible et accessible, et les résultats profiteront à toutes et à tous. ■



## Réplique de Lise à Richard

D'abord, j'aimerais te remercier d'avoir pris le temps de me répondre. C'est très nourrissant, cette discussion. Je me suis rendu compte, en y réfléchissant, que le terme «s'affirmer» m'agaçait drôlement. D'une part, j'y vois des connotations en lien avec le pouvoir: dans *Le Petit Robert*, s'affirmer, c'est « manifester de façon indiscutable », et je me sens moi aussi inconfortable dans la polarisation des débats qui se transforment en joute intellectuelle et nous appauvrissent indéniablement. Par ailleurs, le *Dictionnaire actuel de l'éducation* (R. Legendre) définit *l'affirmation de soi* comme « la manifestation d'une personne en tant qu'être autonome, distinct et indépendant qui désire satisfaire ses besoins d'estime d'elle-même et de reconnaissance d'autrui », et cela m'énerve un peu cette façon de personnaliser les groupes comme s'il s'agissait d'un individu ! Il y a quelque chose là qui me semble se (nous) tenir à distance du bien commun et de la solidarité. Puis, en continuant de fouiller, j'ai trouvé dans *Le Larousse* que s'affirmer, c'est également « se manifester clairement », et là, cela a plus de sens pour moi. Ah ! les maux causés par les mots !

Par ailleurs, je crois que notre expérience du travail d'équipe est en effet une voie à explorer pour « redynamiser » nos rapports au sein du Regroupement et avec l'extérieur; construire n'est pas qu'élever des murs mais aussi percer des portes et des fenêtres.

Et l'idéal... Cela m'a rappelé Edgar Morin qui distingue deux types d'utopie<sup>5</sup>: la bonne (l'utopie réaliste ou fertile) qui envisage – et ne se contente pas de rêver – une société dans laquelle les relations entre les êtres humains seraient plus fraternelles, moins conflictuelles, moins douloureuses, dont les membres seraient plus libres, auraient accès à de plus amples et plus authentiques libertés et accèderaient plus aisément aux conditions du bonheur; la mauvaise (l'utopie mortelle) qui prétendrait réaliser l'harmonie parfaite à partir de la transparence de chaque individu. Et la transparence, c'est aussi l'uniformité de la pensée qui me semble une forme d'esclavage intellectuel... mais je te ferai grâce du discours sur la mondialisation.

Je crois à un monde meilleur, pas idéal, mais juste meilleur. Et je souhaite que nous mettions notre énergie à sa réalisation, de toutes les façons, car qui peut affirmer comprendre mieux qu'une autre, qu'un autre la réalité du présent dans sa globalité? C'est à l'usage que l'on voit l'adéquation d'une solution. C'est faire vite le tour du marxisme, par exemple, je te le concède aisément, mais ce pourrait être l'objet d'une autre passionnante discussion! ■

5 *Pour une utopie réaliste. Autour d'Edgar Morin. Rencontres de Châteauevallon*, Paris, Arléa, 1996, 269 p.



## Commentaire de Nathalie Larocque en réaction au billet de Richard

### Ma parole, mon pouvoir

Les grandes idées qui façonnent mon cheminement ces temps-ci sont: le pouvoir de la parole, la découverte de ce que je suis, le respect que je m'accorde par opposition à celui que j'accorde aux autres.

L'idée que tu véhicules, Richard, que chaque individu doit prendre conscience de sa parole, de son pouvoir, et s'en servir en tout point dans sa vie, est en accord parfait avec le cheminement qui tapisse mon quotidien actuellement.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi. La doctrine du maternage a eu jadis de très bons effets sur moi.

Nous attirons à nous ce qu'il nous faut, au moment où il nous le faut. Ainsi, une règle établie ne peut convenir au voisin s'il a autre chose à vivre.

Il y a peu, j'ai réussi, par je ne sais quel miracle, à sortir de la coquille où j'étais enfermée. Je suis très réservée en parlant de coquille, car il s'agit plutôt d'une prison. Cette prison, je l'ai bâtie un barreau à la fois; elle m'a sûrement déjà préservée mais, rendue adulte, elle m'étouffait.

Le seul fait de sortir de chez moi, de me rendre au cours en alpha, de savoir que j'y affronterais des individus me minait l'esprit; c'était là ma seule victoire possible, mais personne ne pouvait en être témoin, car je n'arrivais pas à mettre des mots sur ce que je vivais.

Dans l'incertitude de ce qui m'arrivait, les formatrices et les formateurs ont été patients. À ce moment, mes absences fréquentes ne m'ont jamais été signalées, mon mutisme n'a pas été forcé. J'ai pu bénéficier d'un respect total; la bataille était menée en moi, imperceptible au monde extérieur.

La troisième année, un déclic s'est produit. Ma formatrice a saisi la chance de me placer devant un miroir et m'a fait voir à quel point était grande la personne qui possédait ce reflet.

Cette fois, je comprenais mes talents, mes possibilités et j'assumais le fait que j'étais une personne entière. La vie s'ouvrait à moi. Auparavant, je ne reconnaissais pas ces faits, je ne les considérais pas comme étant possibles.

J'ai eu la crème des crèmes des formatrices, j'ai eu la crème des crèmes des groupes. J'ai appris que je devais parler, que mes propos étaient intéressants et qu'ils «validaient» les pensées de plusieurs autres personnes.

Parler me donne un pouvoir: avec ce pouvoir je peux prendre position, et c'est alors que cela se complique... Je dois gérer les réactions que je provoque, en réaliser l'impact sur le travail, les sentiments et la vie des autres.

Malheureusement, comme tout débutant, je suis malhabile; je n'ai pas la finesse ou la délicatesse voulue, et je manque de discernement. On ne peut pas tout dire parce qu'on sent qu'on a du pouvoir... mais cela aussi s'apprend!



Ma vie m'a menée cette année vers une toute nouvelle formation, en massothérapie, en vue d'une nouvelle carrière. Là, personne n'est intéressé à entendre des idées toutes faites; au contraire, on me fait réviser toutes celles qui m'habitent pour que je vois si elles ont encore leur raison d'être.

Il est certain que je porte des jugements, mais ils se modifient au fur et à mesure, au moyen de mes nouvelles connaissances et expériences. C'est ce qui forme mon opinion, qui se modifiera aussi en temps et lieu.

Avec cette formation, j'apprends à découvrir ce qui m'habite, à y faire face, à voir l'impact des propos des autres sur moi ainsi que l'impact de mes propos sur les autres, à les gérer, à trouver des moyens pour les vivre... et être bien.

J'apprends donc à reconnaître mon pouvoir sur ma vie et le pouvoir que j'accorde aux autres.

Il est certain que si j'entre dans mon organisme d'alphabétisation avec mes nouvelles aptitudes pour demander la révision des manières de faire, me sentant plus consciente des manques, de certains désaccords et des manipulations, je pourrai sûrement arriver à faire changer les choses. Mais les dirigeantes et les dirigeants sont aux prises avec leurs propres limites, et leur imposer une nouvelle façon de diriger peut les déséquilibrer et se révéler néfaste pour tout ce qui est déjà en marche. Ce qui m'a empêchée de passer à l'action est cette idée: que serait-il advenu de moi si, pendant mon cheminement, on m'avait forcée à communiquer avec les autres, à assister à mes ateliers contre ma volonté? Qu'advient-il de celui «qui n'est pas encore arrivé» si, à mon tour, je faisais tout basculer?

Au moment le plus opportun de ma vie, me trouvant à la bonne place, avec les bonnes personnes et les bons moyens, j'ai reçu ce dont j'avais besoin pour m'en sortir:

J'ai, sur mon chemin, une autre formation qui me fait poursuivre cette évolution. Je me dois d'avoir confiance en la vie.

Et si vos participantes et vos participants étaient la meilleure chose qui puisse vous arriver, en tant que formatrice, formateur, le meilleur chemin pour vous faire grandir et si, en tant qu'étudiante, étudiant, votre formatrice, votre formateur, par ses discussions avec vous, par sa manière de faire, portait en son être la meilleure chose dont vous avez besoin en ce moment, comment passeriez-vous le prochain instant? Il est possible que vous évolueriez; ainsi, le changement viendrait de soi.

Je crois que si chacune, chacun agit de son mieux, la personne qui reçoit obtient ce dont elle a besoin, qu'elle soit formatrice, formateur, directrice, directeur ou étudiante, étudiant.

Il ne me sera pas toujours simple de suivre mon instinct, de donner mon avis sans m'imposer, mais c'est le chemin que j'aimerais poursuivre... pour un certain temps!■